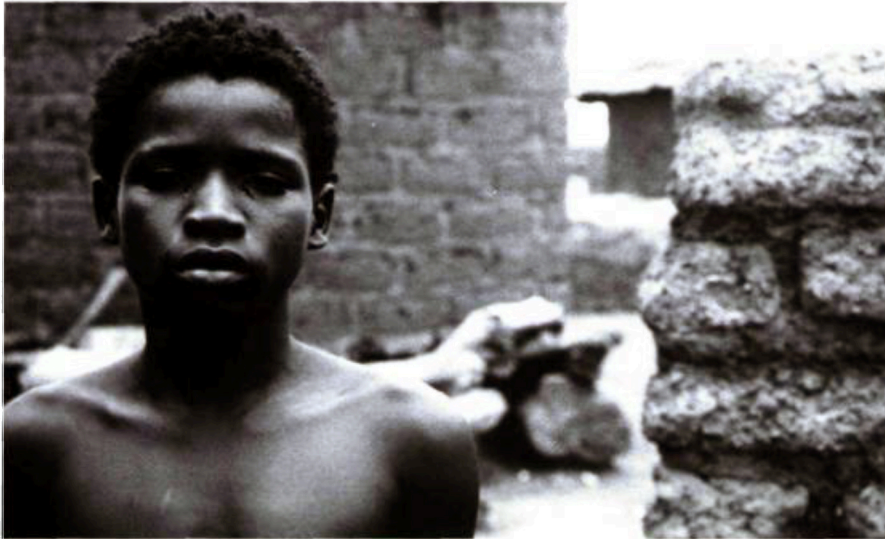


LA VIEILLE DAME INDIGNE

par Thierry Horguelin



Bila (Noufou Ouedraogo)

Deux enfants courent dans la brousse. Le premier plan du film — qui sera aussi le dernier — en donne la teneur : l'espace et le mouvement, ou le cinéma saisi dans son état natif, dans l'enfance de son art. Bila et Nopoko sont ces enfants que leurs jeux éloignent souvent de leur village. Là, dans la savane, ils rencontrent parfois Sana, une vieille femme vivant à l'écart de la communauté qui la tient pour une sorcière. Peu à peu, ils vont se lier d'amitié avec elle, lui rendre visite en cachette, prendre sa défense lorsqu'elle est en butte aux persécutions des autres enfants. Bila scelle leur complicité en l'appelant spontanément Yaaba, grand-mère. Et lorsque Nopoko est prise de fièvre suite à une mauvaise blessure, c'est Yaaba qui ira chercher le remède pour la sauver, alors que tout le village est convaincu que la fillette est victime d'un sort de la proscrite. Avec une sûreté parfaite, le film combine ainsi comédie de mœurs (le village et ses personnages pittoresques), chronique de la vie d'une communauté, avec ses rites et ses superstitions, ses phénomènes d'exclusion et de désignation d'un bouc émissaire, et récit d'initiation et de transmission du savoir — celui-ci se résumât-il au « Ne la juge pas, elle a peut-être ses raisons », qui passe de Sana à Bila, puis de celui-ci à Nopoko.

Les beaux films racontent (presque) toujours une histoire d'espace, de distances

et de regards. L'espace où se joue le petit théâtre de la société, où s'invente parfois une pièce sans règles ni codes, ouverte à la seule euphorie de la liberté et des jeux d'enfants. Les distances qu'il faut franchir en tous sens pour domestiquer cet espace et prendre la mesure du monde. Le regard qui jauge ces distances, fait la part du montré et du caché, du réel et du perçu, qui est le premier instrument de la connaissance.

Le secret précieux de *Yaaba*, c'est que le cinéaste se pose vis-à-vis de ce qu'il filme les mêmes questions que Bila devant le monde dont il découvre les règles et les préjugés. Idrissa Ouedraogo prend le temps du temps. Il sait qu'il n'est nul besoin de se presser pour regarder les êtres et les choses, afin de mieux les donner à voir. Regarder avant de juger, donner une chance égale à tous, c'est aussi ce qu'appréhend Bila. Il ne s'agit pas, à l'inverse du rousseauisme simplifié de *Et la lumière fut* (Iosseliani), de régresser vers un supposé paradis perdu (Bila, du haut de ses neuf ans, n'en pense pas moins), mais de s'en tenir à l'émerveillement d'un commencement perpétuel. Pas de folklore ni d'exotisme de carte postale, pas non plus de misérabilisme, mais la seule grâce du geste et du mouvement.

L'« innocence » et la « transparence » sont, on le sait, des notions à manipuler avec des pincettes tant elles peuvent encou-

rager les pires régressions. Quoi qu'aient pu écrire Perrault et Rossellini — dont la pratique, sur ce point, contredit la théorie —, la vérité cinématographique n'est pas révélée dans les choses, mais toujours à construire. Or, parce que la tradition africaine est une tradition de l'oralité, non de l'image, parce que son histoire est encore jeune et qu'il n'est pas écrasé par des modèles trop lourds, le cinéma africain a ceci de miraculeux que la lumière, les paysages, les corps y semblent un donné immédiat, sensible et matériel, presque palpable. Cette présence tranquille du monde est d'autant plus admirable qu'elle ne se paye d'aucune approximation. Ouedraogo partage avec d'autres cinéastes sud-sahariens, le Cissé du *Vent* et de *Yeelen*, le Kaboré de *Wend Kuuni* et de *Zen Boko*, un sens très sûr de la scansion — il sait compter avec la durée — et un goût pour la logique très simple mais imparable du conte. Que deux enfants jouent à cache-cache ou se baignent dans un marigot, qu'un coup de lame de couteau blesse un bras et ce sont des épisodes qui participent à l'enchaînement du récit; mais ce sont, surtout, des moments qui ne se soutiennent que de leur propre évidence. Et c'est avec le même naturel que la fable rencontre le mythe et la magie, dans la scène superbe où, partie guérir le remède qui guérira Nopoko, Yaaba parcourt des contrées de plus en plus arides, des paysages de plus en plus incertains, franchit enfin un lac entre chien et loup (la scène a tout d'une traversée du Styx). Il suffit parfois d'accompagner une vieille grand-mère dans l'au-delà pour retrouver, sans filtre ni médiation, l'émerveillement platonicien, comme un premier regard sur un monde encore naissant. ■

YAABA

Burkina Faso 1989. Ré. et scé. : Idrissa Ouedraogo. Ph. : Matthias Kälin. Mus. : Francis Bebey. Int. : Fatimata Sangra, Noufou Ouedraogo, Roukietov Barry. 90 minutes. Couleur.